



Ils se sont échauffés, et il l'a jeté par la fenêtre. (Page 214.)

publique n'était autre que notre ancienne connaissance Paolo Tommasi, qui, esclave de sa consigne, s'était fait conduire, aussitôt son arrivée, chez la comtesse de Castel-Nuovo, et qui, ne la trouvant pas chez elle et la sachant à la fête, s'était servi de sa qualité d'envoyé du vice-roi pour pénétrer dans les jardins du prince de Butera; en un instant il se trouva le centre d'un immense cercle et l'objet de mille questions. Mais Paolo Tommasi était, comme nous l'avons vu, un brave qui ne s'effarouchait pas facilement; il commença donc par remettre la lettre du prince à la comtesse.

— Prince, dit Gemma, après avoir lu la missive qu'elle venait de recevoir, vous ne vous doutiez pas que vous me donniez une fête d'adieu; le vice-roi m'ordonne de me rendre à Messine, et, en fidèle sujette que je suis, je me mettrai en route dès demain. Merci, mon ami, continua-t-elle en donnant sa bourse à Paolo Tommasi; maintenant vous pouvez vous retirer.

Tommasi essaya de profiter de la permission de la comtesse, mais il était trop bien entouré pour battre facilement en retraite. Il lui fallut se rendre à discrétion, et la condition de sa liberté fut le récit exact de sa rencontre avec Pascal Bruno.

Il la raconta, il faut lui rendre justice, avec toute la simple naïveté du vrai courage; il dit, sans rien ajouter, à ses auditeurs, comment il avait été fait prisonnier, comment il avait été conduit à la forteresse de Castel-Nuovo, comment il avait tiré, sans résultat, sur le bandit, et comment enfin celui-ci l'avait renvoyé en lui faisant cadeau d'un magnifique cheval en remplacement de celui qu'il avait perdu: tout le monde écouta ce récit, empreint de vérité, avec le silence de l'attention et de la foi, à l'exception du capitaine Altavilla, qui éleva quelques doutes sur la véracité de l'honnête brigadier; mais heureusement pour Paolo Tommasi, le prince de Butera lui-même vint à son secours.

— Je parierais, dit-il, que rien n'est plus vrai que ce que vient de dire cet homme, car tous ces détails me paraissent être parfaitement dans le caractère de Pascal Bruno.

— Vous le connaissez donc? dit le prince de Moncada-Paterno.

— J'ai passé une nuit avec lui, répondit le prince de Butera.

— Et où cela?

— Sur vos terres.

(La suite au prochain numéro.)

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

(Suite.)

— LA COLÈRE —

PAR

EUGÈNE SUE

— Encore un point, et le ruban brodé de ce chapeau est attaché, dit une des jeunes ouvrières.

— Moi, j'ai fini d'ourler l'écharpe, reprit une autre.

— Je n'ai plus que quelques boutons d'argent à attacher à la passementerie de ce gilet, ajouta la troisième.

— Très-bien, mes filles, dit dame Robert, le costume de M. Cloarek sera, j'en suis sûre, l'un des mieux choisis de la fête.

— Dame Robert... c'est tout de même bien drôle...

— Quoi?

— Un juge déguisé.

— Tiens! reprit une autre ouvrière, est-ce qu'ils ne le sont pas tous les jours, déguisés, quand ils ont leurs robes?

— Apprenez, petites filles, dit sévèrement dame Robert, qu'une robe de juge n'est pas un déguisement, mais un costume officiel.

— Excusez, dame Robert, dit la jeune fille en devenant rouge jusqu'aux oreilles, je ne pensais pas à mal en disant cela

— Quel dommage que madame Cloarek perde cette belle occasion de se déguiser! reprit une autre ouvrière, afin de rompre la sévérité de l'entretien.

— Ah! reprit une de ses compagnes avec un soupir de regret et d'envie, si j'étais à la place de madame Cloarek, je ne la laisserais pas perdre, moi, cette occasion-là. Un ba' costumé! On ne rencontre un bonheur pareil qu'une fois dans sa vie... peut-être.

— Si vous pouviez savoir pourquoi madame Cloarek se prive de ce plaisir, reprit dame Robert, vous ne seriez pas étonnées, mesdemoiselles.

— Qu'est-ce donc qui empêche madame Cloarek d'aller à cette fête, dame Robert?

— L'on ne peut dire cela à de petites filles, répondit la femme de confiance d'un air solennel, pendant que les jeunes ouvrières, ayant terminé leur travail, se préparaient à quitter la maison, car la nuit approchait.

Au moment où les trois jeunes filles allaient sortir, un autre personnage entra dans la salle à manger.

— Ah! voilà monsieur Segoffin! dirent les ouvrières d'un ton railleur et familier. Et! bonjour donc, monsieur Segoffin! Comment se porte monsieur Segoffin?

Ce nouveau venu était un homme de quarante ans environ, de haute taille et d'une maigreur extrême; il avait un très-long nez légèrement retroussé à son extrémité, ce qui contr buait à lui donner une étrange physionomie; du reste, son teint était si blême, sa figure, complètement imberbe, toujours si impassible, que l'on eût dit le masque enfariné de *Pierrot*; deux petits yeux, noirs et perçants, qui ne manquaient pas de malice, animaient seuls ces traits blafards d'une bonhomie narquoise; une petite perruque, courte, ronde et noire, qui de loin ressemblait à un serre-tête de soie, ajoutait encore à la ressemblance carnavalesque dont nous parlerons une longue houppelande grise à boutons argentés, un pantalon noisette, serré à la che-